

GAVARNI

Il y a dans ce temps-ci un énorme gaspillage de talent; des esprits moroses cherchent querelle à ce sujet aux écrivains & aux artistes, bien à tort, selon nous, car nul ne peut produire son génie ou son esprit en dehors des conditions de son époque.

Jamais l'on n'a autant exigé de l'homme & de la matière qu'aujourd'hui. Le cerveau est chauffé aussi fort que la locomotive; il faut que la main coure sur le papier comme le wagon sur le railway. Le rêve du siècle est la rapidité. Pour acquérir un nom maintenant, il faut travailler vite, beaucoup & sans relâche, & très-bien, car le public devient de plus en plus exigeant & difficile.

Ce que Gavarni a jeté çà & là dans les journaux, dans les livres, dans les publications illustrées, dans les revues, d'esprit écrit & dessiné, est vraiment prodigieux. Son œuvre complète, si quelque infatigable collectionneur parvenait à la réunir, formerait déjà plus de trente volumes in-folio. Malheureusement, ces petits chefs-d'œuvre faits sans prétention, comme tous les chefs-d'œuvre, le vent de la publicité, en soufflant dessus, les a éparpillés aux quatre points de l'horizon. Qui ne serait charmé d'avoir dans son portefeuille : LES LORETTES, LA VIE DE JEUNE HOMME, LES ÉTUDIANTS, LE CARNAVAL, LES DÉBARDEURS, LES ACTRICES, LES FOURBERIES DES FEMMES, LES ENFANTS TERRIBLES, PARIS LE MATIN, PARIS LE SOIR, ETC., c'est-à-dire, l'existence parisienne comprise à fond par un philosophe, & rendue par un artiste?

On se plaint de ce que le XIX^e siècle ne possède pas d'auteur comique. Qu'est-ce donc que Gavarni? N'a-t-il pas, ce qui est le plus rare de tous les talents, saisi le côté piquant, burlesque & singulier des mœurs de son

temps? — Trouver des types dans les figures que l'on cou-
doie chaque jour, démêler les aspects saillants de physio-
nomies que l'habitude de les voir rend vulgaires, exige un
esprit fin, prime-sautier; un talent original peut seul en
venir à bout. — En général, les poètes & les artistes sont
presbytes; c'est-à-dire qu'ils n'aperçoivent nettement que
les objets placés à une grande distance; leur vue n'est dis-
tincte que pour le passé. Tel écrivain, parfaitement au
courant des affaires intimes de Périclès, ignore le nom des
principaux souverains régnants; tel artiste, qui sait au juste
le nombre de perles du collier de Phryné, ne s'est jamais
douté de la façon dont se coiffe une Parisienne. Nous ne
les méprisons pas pour cela; mais, par un don rare & pré-
cieux, Gavarni voit ce qui est près de lui, ce que nous
rencontrons dans la vie ordinaire, au théâtre, aux prome-
nades; partout.

Gavarni, disent les pédants, n'est qu'un caricaturiste, un faiseur de croquis plus ou moins frivoles qu'on peut feuilleter pour s'amuser, mais qui n'ont rien de commun avec l'art. Les pédants se trompent, Gavarni est un artiste du plus haut titre & du meilleur aloi. L'antiquité & la tradition n'ont rien à revendiquer dans son talent; il est complètement, exclusivement moderne. Ni Athènes ni Rome n'existent pour lui : c'est un tort aux yeux de quelques-uns, c'est une qualité pour nous. Combien voilà-t-il de siècles que l'on copie ton profil, ô Vénus! & ton nez, ô Jupiter Olympien! Pourtant nous avons, nous aussi, des profils & des nez qui attendent leur tour. N'a-t-on pas suffisamment ajusté de draperies que personne n'a jamais portées peut-être pour arriver à l'habit que tout le monde porte? Pourquoi s'obstiner à faire le portrait de femmes

GAVARNI

mortes il y a deux mille ans, lorsque tant de gracieux & de charmants visages s'encadrent dans des auréoles de satin ou de soie, lorsque tant de fines tailles se cambrent sous le mantelet de dentelle ou le châle de cachemire? Nous n'allons pas prendre pour nos fiancées ou nos maîtresses des statues déterrées des fouilles; celles que nous aimons, celles qui troublent notre vie, qui font nos peines & nos plaisirs, peuvent bien, ce nous semble, fournir la matière d'un dessin. Paris, pour n'être pas en ruine depuis quelques mille ans, a cependant son charme, & ce qu'il trouve élégant mérite bien d'avoir un peintre.

La religion, les habitudes, les mœurs, les coutumes, ont nécessairement modifié les types humains, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Nous n'avons ni les mêmes crânes, ni les mêmes poitrines, ni les mêmes bras, ni les mêmes pieds que les Grecs, qui suivaient une hygiène différente de la nôtre, & donnaient à la beauté physique de l'homme des soins que nous réservons pour les chevaux. C'est fâcheux, mais cela est. Il faut donc en prendre son parti; & puisque l'humanité semble avoir abandonné sans retour la chlamyde & le cothurne, il faut bien accepter le paletot & la botte; il n'y a plus que les Hercules forains qui aient les pectoraux de l'Achille ou du Méléagre. Qu'on nous représente donc avec des épaules étroites, des tailles étranglées, des jambes longues & de grosses têtes, puisque nous sommes ainsi. — Peut-être est-ce une beauté: tout est affaire de convention. — Gavarni, envoyant au diable les poncis académiques, a bravement dessiné le Parisien tel qu'il est; dans nos pantalons il a mis nos jambes, & non celles de Germanicus. Ce torse grêle, si bien indiqué en quelques coups de crayon, sous un gilet à la mode, vous l'avez vu à l'école de natation bleui par le saisissement de l'eau; c'est le vôtre ou celui de votre ami. — Vous ne trouverez chez notre artiste ni pose de modèle, ni attitude de statue, ni réminiscence de tableau, ni souvenir d'école. Il ne sort ni de son temps ni de son pays. C'est bien ainsi que les Parisiens se saluent, s'abordent, se donnent la main, allument leur cigare, portent leur binocle & déclarent leur amour. Les Athéniens en agissaient peut-être autrement: Gavarni n'a pas fait de recherches pour le savoir; ou s'il l'a su, il l'a oublié avec soin. N'allez pas croire pour cela que Gavarni soit incorrect ou disgracieux; non; tous ses bonshommes « portent » parfaitement; leurs bras s'emmanchent bien; leurs têtes s'agrafent aux épaules; ils existent toujours anatomiquement; leurs extrémités sont indiquées avec finesse & vérité, & leur tournure, quoique moderne, a cette décision & cette franchise qui caractérisent les maîtres, car Gavarni est un maître, si l'esprit de la composition, la sincérité du dessin, la verve du faire font gagner ce titre.

Nul dessinateur n'est plus original; vous ne lui trouvez aucun antécédent. Il est né comme un champignon, entre les fentes du pavé de Paris. Goya seul pourrait offrir quel-

que analogie, & encore, chez le peintre espagnol, le fantastique domine tellement, que la comparaison cloche par un côté: dans les « caprichos », le noir & le blanc jouent un très-grand rôle; les sorcières & les monstres du sabbat se mêlent trop souvent aux hidalgos & aux manolas. Barahona fait invasion sur le Prado, & vous êtes surpris de voir une griffe sortir d'une manchette de dentelle, & un pied fourchu frétiller sous une basquine.

Gavarni est fantasque, mais non fantastique, ce qui est bien différent; quoique son crayon soit d'une légèreté extraordinaire, il s'astreint à la réalité; tous les détails indiqués, même par le trait le plus fugitif, sont justes & vrais; nos divans, nos fauteuils, nos chapeaux ont bien cette forme; sur la cheminée de la lorette, Gavarni ne mettra pas la pendule d'un bourgeois, & ainsi de suite.

Il connaît parfaitement les modes: c'est lui qui les fait; & ses personnages ont toujours la toilette qui convient. Non-seulement c'est la robe, mais c'est la tournure, chose toujours oubliée par les simples dessinateurs de costumes, qui ne travaillent que pour les couturières. Goya, qui seul nous donne l'idée de l'Espagne sous les rois absolus, de l'Espagne avec l'inquisition, les moines, les toreros, les aficionados, les contrebandiers, les manolas & les duchesses, est plus négligé, plus confus; ses larges demi-teintes à la Rembrandt noient plus d'un détail caractéristique que l'on voudrait retrouver. Pourtant, Goya & Gavarni ont fait tous les deux le même travail pour leur temps & leur pays. Ils ont fixé les mœurs bizarres, les types tranchés qui vont bientôt s'effacer: dans vingt-cinq ans, ce sera par Gavarni qu'on apprendra l'existence des duchesses de la rue du Helder, des lorettes, des débardeurs, des étudiants; tout ce joyeux monde de la Bohême aura disparu devant les mœurs anglo-américaines qui tendent à nous envahir; un pressentiment dont il ne s'est peut-être pas rendu compte l'a porté à croquer ces vives & spirituelles physionomies qui ne reparaitront plus, & qui auront bientôt, dans son œuvre, une aussi haute valeur historique que les hiéroglyphes égyptiens. Cette ardente & folle génération aura eu son historien plus prévoyant que les artistes d'Égypte. Pour que le sens de ses dessins ne se perdit pas, Gavarni a eu soin de jeter en caractères phonétiques quelques mots au bas de ses croquis. Il a fait lui-même la légende de ses médailles: chacune de ces inscriptions est un vaudeville, une comédie, un roman de mœurs dans la meilleure acception du mot. Il s'y révèle une incroyable connaissance du cœur humain; Molière n'aurait pas mieux dit; le moraliste reste rêveur toute une journée devant une de ces légendes d'une effrayante profondeur; l'on ne sait le plus souvent si c'est la phrase qui illustre le dessin ou le dessin qui illustre la phrase; mais ils sont inséparables; ce singulier phénomène du peintre à qui le geste, la physionomie, l'accent des personnages ne suffisent pas, & qui écrit le mot à côté de la bouche,

GAVARNI

se représente dans les temps de naïveté ou de complication extrême.

Ne vous imaginez pas là-dessus que Gavarni soit un moraliste à la façon d'Hogarth, & qu'il vous raconte dans une suite d'estampes progressives les inconvénients des sept péchés capitaux; il ne prêche pas, il raconte; chez lui point d'indignation, point d'emphase déclamatoire; il prend le monde tel qu'il est, & ne croit pas le salut de l'humanité compromis parce qu'un débardeur désespère un garde municipal, & qu'une lorette fait une grande consommation d'Arthurs au temps de carnaval. Il sait que le mercredi des cendres arrivera, que les Arthurs prendront du ventre, & que les lorettes porteront des châles de tartan. Il n'y a pas de quoi se poser en Jérémie.

Ce qui fait de Gavarni un homme à part, c'est que l'improvisation ne nuit en rien chez lui aux véritables exigences de l'art. Malgré son apparence frivole, il est plus sérieux au fond que bien des peintres d'histoire; il ne se redit jamais, & dans ses innombrables dessins, vous ne retrouveriez peut-être pas deux figures pareilles. Une étude perpétuelle de la nature lui permet de varier incessamment ses types.

Comme il a compris la Parisienne! Comme ce sont bien là ses airs de tête, ses façons de porter les mains, ses ondulations de hanches, sa démarche, son geste, son regard! Ces jolis museaux si fins, si éveillés, si espiègles, d'une irrégularité si piquante, d'un chiffonné si gracieux; ces yeux, qui ne sont pas brûlants comme ceux de l'Espagnole, ni rêveurs comme ceux de l'Allemande, mais qui disent tout ce qu'ils veulent; ce sourire demi-moqueur dans lequel Victor Hugo a trouvé la petite moue d'Esméralda; ces mentons d'ivoire; ces nuques blondes où les cheveux follets se tordent en accroche-cœur; ce teint de camellia qui a passé la nuit au bal; cette fraîcheur fatiguée & délicate, qui les a exprimés, si ce n'est Gavarni?

Eh bien, ces charmantes esquisses, ces délicieux croquis étaient dispersés dans tous les coins du monde. L'artiste insouciant, qui pense toujours au dessin qu'il va faire, & jamais à celui qu'il a fait, ne s'était pas donné la peine de réunir son œuvre. Cette peine, un libraire, homme d'esprit, — il y en a — a eu l'idée de la prendre pour lui. Un choix a été fait dans les quinze ou vingt séries que contient l'œuvre de l'artiste; choix judicieux à coup sûr, & où rien d'essentiel n'aura été oublié, car il a été fait contrairement par quelques amis de Gavarni & par Gavarni lui-même. Le difficile, on le croira, n'a pas été de chercher, mais de rejeter.

C'est en voyant réunis tous ces petits chefs-d'œuvre, qu'on en comprendra la valeur, & qu'on sentira en un mot que ce qu'on a sous la main, c'est bien un livre, un livre plein d'idées & plein de faits, & non pas un vain recueil d'images.

Ajoutez à tout cela que la présente édition est revue, corrigée, augmentée en quelques parties, modifiée & épurée en quelques autres; qu'elle est enfin gravée par nos meilleurs artistes, & améliorée de tout ce qui fait la supériorité de la reproduction par la gravure sur la reproduction toujours molle & insuffisante de la lithographie. Ajoutez surtout que cette édition, qui contient toute l'œuvre de Gavarni publiée en quatre volumes par l'éditeur Hetzel, est la première qui renferme en outre la merveilleuse série des « deux cents dessins » dont Gavarni avait enrichi les pages du *DIABLE A PARIS*.

Cette série, le chef-d'œuvre de Gavarni & le chef-d'œuvre des graveurs sur bois ses interprètes, n'avait jamais été détachée du livre curieux où elle avait paru d'abord; elle double de fait ou peu s'en faut la valeur morale & matérielle de cette précieuse collection qui avait été publiée jusqu'à ce jour sous ce titre : *ŒUVRES CHOISIES DE GAVARNI*.

THÉOPHILE GAUTIER.

1790

AVRIL

1790